

formes de d'Ogeron une atteinte à leur liberté. Ils déclarèrent qu'ayant conquis eux-mêmes ce poste sur les Espagnols, ils ne reconnaissaient à personne le droit de leur parler en maître, et plusieurs d'entre eux jurèrent que si le gouverneur se présentait pour exécuter son dessein, ils le jetteraient à la mer.

Ces menaces ayant été rapportées à d'Ogeron, il partit de la Tortue sur une petite chaloupe, se présenta seul au petit Goave, fit assembler les habitants, les divisa par compagnies, leur donna des officiers, et leur fit prêter serment d'obéissance, sans qu'il se proférât un seul murmure, tant était grande l'impression qu'avait faite la hardiesse de sa démarche. Ces farouches aventuriers ne purent s'empêcher d'accepter pour chef un homme assez audacieux pour venir les braver.

Les slibustiers tentèrent aussi de lui résister. Il avait décidé que, pour éviter toute supercherie et toute contestation, les partages de leurs prises se feraient en sa présence. Les slibustiers, réunis au nombre de quatre cents, dans l'île de la Tortue, décidèrent qu'ils n'accepteraient aucun contrôle, et prétendirent vivre comme auparavant; ils envoyèrent donc des députés à d'Ogeron, pour lui signifier leur résolution. Celui-ci se trouvait alors à trois lieues de là, à bord du navire du fameux l'Olonais. Lorsqu'on lui annonça la députation, il s'élança furieux sur le pont, s'écriant : Où sont ces mutins ? Un nommé Dumoulin, chef de la députation, se présenta. Aussitôt d'Ogeron, sans dire un seul mot, tira son épée, courut sur lui; et Dumoulin, épouvanté, n'eut que le temps de regagner sa barque. Cet argument brutal était de nature à faire effet sur les slibustiers : quelques jours après, Dumoulin vint, avec ses camarades, demander pardon au gouverneur, et lui déclarer, au nom de tous, que désormais ils reconnaîtraient son autorité.

Mais ce qui était difficile par-dessus tout, c'était de faire accepter le monopole exclusif de la compagnie des Indes, qui prétendait exercer ses privilèges à Saint-Domingue comme à Saint-Christophe, à la Guadeloupe et à la Martinique. Des hommes accoutumés à commercer librement avec toutes les

nations, s'indignaient d'être obligés de vendre, sans concurrence, leurs marchandises à une compagnie qui fixait arbitrairement les prix, et les empêchait, en outre, d'acheter à tout autre qu'à ses agents les denrées dont ils avaient besoin. Déjà, dans les autres Antilles, accoutumées cependant à une discipline plus exacte, les colons s'étaient plus d'une fois soulevés contre les agents de la compagnie; il fallut donc à d'Ogeron une fermeté bien grande et souvent une indulgence bien entendue pour accoutumer insensiblement ses remuants colons à un régime dont l'arbitraire ne pouvait se justifier.

Les slibustiers, que rien n'attachait au sol, manifestaient l'intention de chercher des parages plus avantageux. C'était d'autant plus à craindre, que le gouverneur anglais de la Jamaïque cherchait à les attirer chez lui. D'Ogeron sut les retenir par quelques concessions habilement faites, par les secours qu'il leur accordait pour leurs équipements, par les encouragements qu'il donnait à leurs courses. Sa place de gouverneur lui valait une part des prises; il la leur céda. La paix de la France avec l'Espagne l'empêchait de leur délivrer lui-même des lettres de marque : il obtint pour eux des commissions du Portugal, de sorte qu'ils purent continuer leurs courses contre les Espagnols. Ainsi il retenait à la colonie des hommes qui en fussent devenus les ennemis plutôt que de renoncer au pillage.

Les boucaniers, qui, grâce à son influence, cherchaient à se former des habitations durables, reçurent de lui des avances d'argent, et les cultivateurs, encouragés par lui, commencèrent à jouir d'une sécurité qu'ils n'avaient pas encore connue.

Mais l'esprit de propriété, base nécessaire de toute société, ne saurait se développer en l'absence des liens de famille; et il n'y avait pas dans la colonie une seule femme. D'Ogeron écrivit à Paris : on lui en fit passer cinquante. Ce nombre ne suffisait pas, et une distribution arbitraire était impossible parmi des hommes tous égaux. Les nouvelles épouses furent donc mises à l'enchère, et chacune d'elles fut accordée à celui qui en donnait le plus haut prix.